Association internationale de littérature comparée, *Le Comparatisme comme approche critique / Comparative Literature as a Critical Approach*. Sous la direction de / edited by ANNE TOMICHE. Paris, Classiques Garnier, 2017, « Rencontres. Série Littérature générale et comparée ». 6 volumes de 584, 534, 453, 625, 561 et 621 p.

Les six volumes réunis sous le titre *Le Comparatisme comme approche critique* constituent un apport important aux études littéraires. Issus, pour l'essentiel, du XX^e congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée (AILC/ICLA), tenu à Paris du 19 au 24 juillet 2013, et organisés de façon rigoureuse et claire par leur éditrice Anne Tomiche assistée d'un « comité scientifique de publication », ces six tomes – au sens précis de « divisions rationnelles » – résultent en effet d'une sélection d'articles opérée (après lecture en double aveugle) sur les quelque cinq cents propositions soumises (postérieurement au congrès) au comité de publication ; chaque volume est centré sur une problématique spécifique en relation directe avec le thème du titre d'ensemble. Il ne s'agit donc pas d'une réunion de communications, mais d'une construction intellectuelle qui s'appuie également sur des travaux menés en parallèle, d'ailleurs signalés dans chaque cas.

Le thème du congrès permettait de poser une question récurrente : comment la pratique d'une méthode comparative, un des grands héritages scientifiques des deux siècles précédents, permet-elle aux spécialistes de littérature du XXI^e siècle d'approfondir leurs réflexions sur les objets mêmes qui constituent leurs études ? Est-il possible de théoriser cette pratique, en prenant en compte les traditions d'une discipline née en Europe au XIX^e siècle, confrontée par principe à la multiplicité des langues et des cultures, ouverte aujourd'hui aux nouvelles possibilités d'exploration – mais aussi de création – qu'offrent depuis quelques décennies les technologies numériques ? La dense « Introduction » générale bilingue d'A. Tomiche, placée en tête de chaque volume et dont la lecture éclaire l'architecture de l'ensemble, cerne les enjeux de ces 199 contributions dues à 210 auteurs (plusieurs articles ont deux ou trois auteurs, quelques auteurs ont écrit deux articles). Il n'est guère possible de concevoir un compte rendu véritablement critique de la totalité des articles, qui s'appuient sur des exemples pris dans des littératures de tous les continents ; pour faciliter l'accès à cet ouvrage en six tomes, c'est donc plutôt un mode d'emploi qui est proposé ici, dans lequel les références entre parenthèses signalent le tome (chiffres romains), puis la page (chiffres arabes) ; (IV, 93) signifie donc : tome IV, p. 93.

Il importe de souligner d'emblée la qualité de la présentation et la réalisation matérielle impeccable de l'ouvrage, qui comprend de nombreuses citations en langues étrangères ; on relève très peu de coquilles, d'ailleurs facilement rectifiables : « Konstatin Stanislawski » pour « Konstantin Stanislawski » (I, 60, note), « unmögliche Fach » pour « unmöglichen Fach » (I, 253, note), « I short » pour « In short » (V, 465). L'index des noms (environ 4 000 ?), qui regroupe les auteurs cités et les critiques (avec les prénoms de ces derniers, même quand ils ne figurent pas dans le texte), est très complet ; la bibliographie générale, elle-même structurée en 7 sections, regroupe plus de 1 000 références. Sous réserve d'un seul regret : l'absence d'une liste alphabétique des 210 contributeurs, c'est un très bon outil de travail dans lequel il est aisé de se repérer.

La structure générale est la suivante (*tableau 1*) :

<i>Le Comparatisme comme approche critique</i> <i>Comparative Literature as a Critical Approach</i>			
volume et nombre de pages	Titre	contributions en anglais	contributions en français
Tome I : 584 p.	Affronter l'Ancien	4	31
Tome II : 534 p.	Littérature, arts, sciences humaines et sociales	2	33
Tome III : 453 p.	Objets, méthodes et pratiques comparatistes	13	12
Tome IV : 625 p.	Traduction et transferts	25	16
Tome V : 561 p.	Local et mondial : circulations	24	16
Tome VI : 434 p.	Littérature, science, savoirs et technologie	11	14
p. 435-489	Bibliographie générale		
p. 491-608	Index des noms propres		
Total : 3 378 p.		79	120
		(ensemble)	199

Tableau 1. Structure d'ensemble de l'ouvrage.

Chaque volume est construit sur le même schéma (*tableau 2*) :

Schéma général de chaque tome
A. Introduction de l'éditrice générale, Anne Tomiche Introduction of General Editor Anne Tomiche
B. Essais introductifs (1, 2 ou 3 selon les volumes)
C. Grandes parties avec titres (1, 2, ou 3 selon les volumes) (chacune d'elles est le plus souvent précédée d'une introduction précisant notamment les conditions dans lesquelles les articles ont été produits et réunis, et subdivisée en plusieurs sections avec sous-titres)
D. Résumés/Abstracts (dans l'ordre de leur apparition dans le volume)
E. Table des matières/Contents

Tableau 2. Schéma général de chaque tome.

Le tome I traite un des thèmes fondateurs du comparatisme littéraire – le rapport à l'Antiquité – avec un net souci de renouvellement.

Plan du tome I : Affronter l'Ancien
Introduction : Véronique Gély, Comparatisme et Antiquité
1 ^{ère} Partie : Antiquité/Modernité : un laboratoire du comparatisme
2 ^{ème} Partie : Le comparatisme à distance : la littérature comparée périodes anciennes (LCPA) Section 1 : Réévaluations de quelques figures de l'histoire du comparatisme

Section 2 : Enseignements des textes distants
Section 3 : Histoire et théorie
3 ^{ème} Partie : Mythes, stéréotypes, <i>topoi</i> et réécritures

Tableau 3. Plan du tome I.

Le titre choisi entraîne deux observations préliminaires. L'*Ancien* ne se limite pas à ce qui a été longtemps un des domaines privilégiés du comparatisme français et plus largement européen : l'Antiquité (gréco-latine), référence, sinon source de toute une production littéraire ; si elle est bien représentée dans le volume, en particulier dans la 1^{ère} Partie, elle n'en est pas la seule composante. L'Introduction de V. Gély rappelle quelle familiarité les comparatistes européens ont entretenue avec l'Antiquité, mais elle signale aussi que celle-ci « n'est pas elle-même comparée, elle est l'outil de la comparaison » en tant qu'« origine absolue et universelle » (I, 37). De ce fait, un programme s'impose : « affronter l'ancien : redistribuer le “grand partage” des antiquités » (*ibid.*, 38). Le terme *affronter* laisse clairement entendre que le statut de l'*Ancien* est aujourd'hui plus un défi qu'une référence.

La 1^{ère} Partie s'emploie en effet à définir « ce que le comparatisme fait à l'Antiquité » (I, 181). Dans les 14 articles où il est question de ce « laboratoire », l'Antiquité gréco-latine est largement représentée : Homère interprété par des philosophes contemporains (I, 157), les tragiques grecs – Médée dans la culture géorgienne (I, 59), la vision politique d'Eschyle par I. Kadaré (I, 103) – Sénèque au service d'une réflexion sur le théâtre (I, 207), la survivance des poétesses grecques (énumérées I, 193-4, note). Mais il est aussi question du « trait de modernité » que représente l'Antiquité grecque et médiévale pour le théâtre russe de l'Âge d'argent (1880-1910) à la recherche de formes dramatiques nouvelles (I, 85), des textes médicaux anciens traduits en latin et en vernaculaire au XVI^e siècle ; un article prend en compte le rapport de Mallarmé à l'ancienne Égypte (I, 75). Ces articles témoignent de la vitalité des études classiques d'un point de vue comparatiste qui privilégie les études de réception : son « effet loupe » (I, 189), analysé à propos du double corpus qui subsiste des pièces d'Euripide (sélection canonique restreinte, groupe alphabétique large), permet d'aborder des questionnements nouveaux.

C'est une perspective voisine que reprend une formule proposée au début de la 2^e Partie (I, 237) et qui est précisée à plusieurs reprises (I, 279, 447), celle de « littérature comparée sur les périodes anciennes » (LCPA), qui insiste sur le travail interprétatif d'une dialectique entre recontextualisation et actualisation : comment s'approprier les œuvres des périodes considérées comme anciennes, c'est-à-dire, de plus en plus, semble-t-il, celles antérieures au XIX^e siècle. Pendant longtemps, la France a entretenu une « relation patrimoniale » (I, 323) avec les œuvres de l'Antiquité classique, au point qu'une tripartition s'est longtemps imposée, qui distinguait trois « littératures » : nationale, classique, étrangère. Il s'agit plutôt désormais de « comprendre la distance historique *comme* distance culturelle » (I, 359) et d'inscrire nettement les œuvres dans leur contexte historique particulier pour mieux apprécier les rapports entre des littératures qui sont elles-mêmes en formation : la Renaissance européenne offre ici de nombreux exemples. Le problème de l'*Ancien* peut ainsi être vu dans une perspective d'ouverture vers un domaine qui n'est pas de l'ordre du patrimonial ; c'est notamment le cas des « antiquités étrangères », comme par exemple celles de la littérature chinoise, à propos de

laquelle se pose la question : peut-on « comparer les littératures éloignées aux littératures anciennes » (I, 375) ? On retrouve ici les exhortations anciennes d'un Étienne (plusieurs fois cité) à aller au-delà des corpus européens, ce qui conduit à réévaluer la question d'éventuels *invariants*, littéraires ou anthropologiques, pouvant déboucher sur une poétique comparatiste qui en est encore à ses débuts. C'est aussi aborder les possibilités d'un discours critique mondialisé, du moins de discours critiques transférables d'une culture à une autre (question qu'on retrouve dans le tome IV).

La dernière Partie (7 articles) est davantage centrée sur des analyses de motifs dans plusieurs aires littéraires et culturelles ; on note entre autres une étude sur les efforts menés par deux hellénistes, l'Allemand B. Snell et le Français J.-P. Vernant, en vue d'une « désessentialisation » de la tragédie grecque (I, 465) et la présentation des discours transgenres dans la Chine ancienne dans une perspective « au-delà des paradigmes occidentaux », qui est très récente dans les études chinoises (I, 55).

Le tome II a une construction bipartite, confrontant la littérature d'abord avec les sciences humaines et sociales, puis avec les autres arts (surtout la musique).

Plan du tome II : Littérature, arts, sciences humaines et sociales
Introduction 1 : Jean-Pierre Costa, La méthode comparatiste en droit
Introduction 2 : Bernard Franco, Le comparatisme comme humanisme moderne
1 ^{ère} Partie : Littérature et sciences humaines et sociales
Section 1 : Philosophie et littérature
Section 2 : Anthropologie du quotidien
2 ^{ème} Partie : Intermédialités
Section 1 : littérature comparée et musique
Section 2 : littérature, arts de l'image et du son

Tableau 4. Plan du tome II.

Le premier des deux textes introductifs est dû à un praticien du droit, J.-P. Costa, ancien président de la Cour européenne des droits de l'homme. Partant de la constatation qu'on a de plus en plus « besoin de faire du droit comparé » (II, 34), au moins de façon empirique dans un monde globalisé, il aborde des questions fondamentales : faut-il ne comparer que ce qui est comparable ? se limiter aussi à rechercher des informations dans des domaines où on constate une relative homogénéité – dans le cas du Conseil de l'Europe : les 47 États de la Cour européenne des droits de l'homme ? comment parer aux risques, suscités par l'informatisation, d'une « pollution par excès d'information » (II, 48), qui entraînent une incapacité à maîtriser et à ordonner des matériaux trop nombreux et trop ponctuels ? Ces questions sont transposables pour les spécialistes de littérature... Le second texte s'attache à la contribution qu'une lecture comparatiste des œuvres littéraires peut apporter à la définition d'un « humanisme moderne » ; B. Franco suit le fil des tentatives, essentiellement européennes, pour exprimer, dans des langues différentes, cette recherche d'un espace à comprendre moins comme un effacement des frontières que comme une « vague dilatation » de celles-ci, comme le suggère J. Gracq, dont B. Franco reprend l'expression (II, 73).

Les 14 interventions de la section « Philosophie et littérature » de la 1^{ère} Partie ne manquent pas de justifier une constatation faite d'emblée : depuis une soixantaine d'années, les philosophes ont pratiqué, sinon assumé une « contamination de la parole philosophique

par l'écriture littéraire » (II, 79). J. Derrida est une figure emblématique de cette attitude : la poétique derridienne va-t-elle de pair avec une « philosophie sans concept » (II, 175) ? Comme, d'autre part, la lecture philosophique des œuvres littéraires s'étend, on peut être tenté de constater que les interprétations de celles-ci sont souvent soumises aux suggestions de la parole philosophique : est ainsi étudiée la façon dont W. Soyinka lit un poème de L. S. Senghor (II, 192-193). D'ailleurs, les écrivains contemporains – qui sont le plus souvent pris comme exemples – tendent à élargir la notion d'œuvre littéraire, qui n'est plus seulement une fiction : les récits de vie sont au premier plan, l'anthropologie du quotidien ou de l'exotique devient objet littéraire (II, 201).

La seconde section, « Intermédialités » (19 articles), regroupe 13 d'entre eux sous le titre « littérature et musique », y compris une Introduction qui précise qu'ils émanent d'un atelier qui a bénéficié des échanges entre des groupes de recherches travaillant sur ce domaine, bien implanté dans les universités françaises (lesquelles ont fourni la quasi-totalité de la participation). Une question méthodologique ne manque pas d'être abordée : existe-t-il un « champ disciplinaire musico-littéraire » (II, 409) ou l'« hétérogénéité sémiotique » de ce champ (II, 425) est-elle un obstacle ? Une perspective historique des travaux déjà menés, notamment au sein de l'AILC (on notera que le IX^e Congrès de l'Association, dont une section a donné lieu à un volume d'Actes *Literature and the Other Arts*, s'est tenu à Innsbruck en 1979 et non 1977 [II, 266]), permet de discerner que l'intérêt prédominant des chercheurs actuels concerne « les problèmes, les théories, et non plus les auteurs et pas trop non plus les œuvres précises » (II, 272). Une question est d'ailleurs posée peu après : à quel titre peut-on parler d'une « littérature intermédiaire » et de la « perception multisensorielle » (II, 282, 289), et de leur prise en compte par des universités qui segmentent trop les domaines de la connaissance ? À côté de ces débats de fond, le volume contient des études sur les rapports musique-poésie (3 articles) et musique-roman (3 articles), ainsi qu'un article sur le théâtre radiophonique (II, 389).

Les 6 dernières interventions, que réunit un titre très large (« littérature, arts de l'image et du son »), sont de fait assez disparates dans les objets considérés (bandes dessinées, films, tableaux) mais concernent des œuvres précises ; deux d'entre elles touchent à nouveau à la problématique précédente : le dialogue entre *Boléro* de Ravel et *Ritournelle de la faim* de Le Clézio (II, 493-503), l'influence des *Variations Goldberg* de Bach sur deux romans contemporains, *Der Untergeher* (1983, traduit en français sous le titre *Le Naufragé*) de Th. Bernard et *Contrapunt* (2008, *Contrepoint*) de la Néerlandaise Anna Enquist (II, 505-517).

Le tome III reprend certains des problèmes déjà évoqués dans les deux tomes précédents, mais vise à en donner une vue plus systématique autour de la question évidemment centrale : qu'est-ce que comparer ?

Plan du tome III : Objets, méthodes et pratiques comparatistes
Introduction 1 : Ute Heidmann : Pour un comparatisme différentiel
Introduction 2 : Haun Saussy : La lecture, pratique dissidente
1 ^{ère} Partie : Comparer ?
Section 1 : Comparables et incomparables
Section 2 : Comparatisme et études monographiques

2 ^{ème} Partie : Archéologies du comparatisme Section 1 : Concepts Section 2 : Épistémologies
3 ^{ème} Partie : Pratiques critiques Section 1 : Approches critiques et théoriques Section 2 : Approche des genres littéraires et artistiques+

Tableau 5. Plan du tome III.

Les deux essais introductifs mettent l'accent sur une même option, exprimée par les adjectifs *différentiel* et *dissident* : privilégier la recherche du singulier, du divergent, et non d'une universalité généralisante. U. Heidmann reprend un néologisme déjà ancien, celui de *diversalité* (III, 32), qu'elle estime particulièrement opératoire dans le contexte postcolonial actuel ; à l'égalité supposée des objets à comparer, elle préfère une démarche « non-hiérarchisante » et rappelle, *in fine*, que « toutes les modalités de mise en langue [...], en texte [...], en genre, en livre, en film, en musique, etc. » valent pour elles-mêmes (III, 57) et sont susceptibles de servir de base de départ pour une pratique comparative. H. Saussy, de son côté, réfléchit sur le « savoir lire », sur le « potentiel subversif d'une lecture rapprochée » (III, 62) ; il est alors conduit à insister sur la nécessité d'une lecture « qui respecte le détail du texte et surtout le détail contradictoire, insoumis, dur à assimiler » (III, 73). Le travail d'un spécialiste de littérature, comparée ou non, consiste d'abord à lire toute œuvre de près.

La 1^{ère} Partie du volume comprend d'abord un ensemble de trois articles qui se hasardent sur le concept d'*incomparable*. Deux témoignent d'une certaine ingéniosité, en confrontant littérature et gastronomie dans une étude diachronique (III, 79-95) ou en choisissant de comparer deux écrivains que tout sépare, Th. Hardy et G. Keller, pour envisager un dialogue des morts où chacun des deux écrivains pourrait dire à l'autre qu'il se trompe (III, 97-107), le troisième passant en revue les différentes conceptions de l'*analogie*. La 2^e section (6 articles) est composée d'études monographiques précises sur des écrivains comme Proust et Musil, W. G. Sebald (*Austerlitz*, 2001), P. Michon, Vargas Llosa, B. Pomerance (*Elephant Man*, 1977), A. Djébar. Ces études témoignent des possibilités qu'offrent des monographies consacrées à des auteurs riches de traditions qui ne sont pas seulement nationales.

Le titre de la 2^e Partie, « Archéologies du comparatisme », vise, avec la marque du pluriel, à mettre en évidence la diversité des domaines explorés, sans négliger ceux qui restent encore à prospecter. Les 5 articles qui la composent abordent donc des sujets variés, par exemple : le renouveau de la notion d'*engagement*, décentrée par rapport à une conception politique occidentale, et s'orientant davantage vers la dénonciation de l'inacceptable (III, 217), le rôle de la littérature dans le développement de la psychanalyse freudienne (III, 255) – on notera que le nom de l'auteur de *Freud attend le verbe* est Goldschmidt, non « Goldsmith » (III, 264-265) ; un point utile est fait sur l'état des recherches internationales en littérature de jeunesse, qui suscitent un regain d'intérêt (III, 267).

Les « pratiques critiques » qui définissent les 11 derniers articles du volume sont elles aussi très diverses. Certaines sont de facture traditionnelle : attitudes de poètes modernistes pratiquant l'hommage « impersonnel » à un autre poète (III, 287 : Mallarmé, Blaga, Pound, Auden, Char, N. Stănescu), « effet-épidémie » révélant l'homme à lui-même (III, 367) à travers une confrontation de *La Peste* d'A. Camus et d'*Enseio sobre a Segueira* (traduit en français

sous le titre *L'Aveuglement*) de J. Saramago. D'autres reconsidèrent la définition et l'histoire des genres littéraires à partir d'un large *corpus* : la catégorie du fantastique, le roman en vers (toujours présent au tournant des xx^e - xxi^e siècles : III, 402), la ballade (qui pose de grands problèmes en fonction des langues où elle est pratiquée) ; une attention particulière est à réserver à l'article intitulé « Gender and Genre » (III, 420-440) qui examine le rapport du je individuel au nous collectif dans les mémoires de Manikuntala Sen, Indienne de langue bengali, publiés en 1962 sous le titre *Sediner Katha* (« Récits de ces jours-là », traduit en anglais sous le titre *In Search of Freedom*) : l'axe principal de l'étude proposée est la difficulté, pour l'auteure de ces mémoires, de critiquer un patriarcat dominateur sans avoir de terme pour le désigner. Parmi les autres articles, on retiendra l'exemple d'un essai pour contrebalancer le rôle des *cultural studies* actuellement en plein essor, à l'appui d'un parcours diachronique allant des *Perses* d'Eschyle à *Kar* (2002, traduit en français sous le titre *Neige*) du Turc O. Pamuk en passant par *Die Hermannsschlacht* (*La Bataille d'Arminius*) de Kleist : peut-on parler d'un *postculturalism* comme d'un « paradigme pragmatique » (III, 337-353) qui pourrait être une des caractéristiques des études comparatistes ?

Les deux termes du titre du volume IV, « Traduction et transferts », définissent des domaines actuellement bien explorés. Si le premier a longtemps été du ressort de la linguistique, et si le second est dû aux historiens – qui ont beaucoup travaillé sur les « transferts culturels » –, leur liaison ici rappelle que l'opération de la traduction est aussi un problème littéraire et que les traductions sont un des vecteurs des « transferts littéraires ».

Plan du tome IV : Traduction et transferts
Introduction 1 : Emily Apter, Non-Equivalent, Not-Translated, Incommensurate. Rethinking the Units of Comparison
Introduction 2 : Tiphaine Samoyault, Traduction et violence
Introduction 3 : Manfred Schmeling, Entre « transfert » et « comparaison ». Réflexions sur un problème méthodique de la littérature comparée
1 ^{ère} Partie : Traduction, traductologie
Section 1 : Traductions, réception, création
Section 2 : La traduction à l'épreuve de la pensée et du marché
2 ^{ème} Partie : Transferts culturels
Section 1 : Les tribulations des concepts littéraires occidentaux dans leur transfert vers l'Est
Section 2 : Transatlantiques

Tableau 6. Plan du tome IV.

L'ensemble des trois essais introductifs offre un très bon panorama des acquis et des perspectives dans l'approche comparatiste des traductions. L'essai de M. Schmeling brasse nombre de concepts théoriques, comme *culture*, *transfert*, *comparaison*, et confronte de façon serrée les conceptions des historiens et celle des spécialistes de littérature ; il constate que dans les débats sur comparaison et transfert, « la littérature n'a jusqu'à présent joué qu'un rôle marginal » (IV, 78). Il rejoint l'essai de H. Saussy (III, 59-73) en insistant sur la nécessité, dans le domaine littéraire, de toujours viser à pratiquer « l'interprétation du texte concret » (IV, 87). La réflexion de T. Samoyault sur les rapports entre violence et traduction la conduit, en s'appuyant notamment sur des réflexions de J. Derrida sur l'expression du *pardon* dans différentes langues (IV, 60-61), à toucher à la question de la hiérarchie des langues, qui ne

s'équivalent pas quand il s'agit de traduire dans des contextes où l'inégalité règne. Les trois formules négatives qui figurent au début du titre retenu par E. Apter caractérisent bien son souci de refuser une vue pacifiée de la traduction : sur la base d'une mise en cause d'une conception d'une *world literature* trop confondue avec une vision européocentrique (v. son ouvrage *Against World Literature*, 2013), elle évoque le projet en cours d'une réflexion sur une « traduction en-égalité » (*translation-in-equality*, IV, 33, 47) mettant sur la voie de l'accès à une *equaliberty* (traduction du terme *égaliberté* propose par É. Balibar en 1989) dans un monde marqué par l'inégalité.

Plusieurs types d'études caractérisent la 1^{ère} Partie. Dans les 14 articles de la 1^{ère} section prédominent des études de cas, qu'on peut dire « classiques », entre autres ceux qui touchent à des rencontres de cultures dans un contexte colonial puis postcolonial : indianisation de Shakespeare d'abord en bengali puis en d'autres langues indiennes (IV, 93). Des exemples tirés d'œuvres écrites en anglais par des Indiens de la diaspora et traduites en serbe montrent que des traducteurs ne sont pas assez conscients de leur rôle de médiateur culturel (IV, 139) ; inversement, plusieurs articles rappellent qu'on traduit des cultures autant que des langues, ce qui explique sans doute que le terme « transcréation/transcreation » se présente à plusieurs reprises (IV, 99, 271, 319 : cette dernière occurrence renvoie à l'origine portugaise, *transcriação*, terme dû à H. de Campos [1929-2003]). Un article s'intéresse à « Spain and its Peripheries » avec une étude sur « la traduction du canon européen en Amérique latine » (IV, 213) : l'exemple choisi est celui de *The Old Man and the Sea*, traduit dans au moins une demi-douzaine de pays d'Amérique latine, mais l'auteure, qui annonce un travail plus étendu à venir, se limite ici à une seule traduction, celle de Lino Novás Carlo, d'abord publiée à Buenos Aires en 1955, qui comporte de nombreuses caractéristiques linguistiques cubaines. Deux études reviennent sur l'importance de la rencontre entre les traditions littéraires arabes et l'Occident au XIX^e siècle, et l'une signale des travaux à faire sur l'arabisation des intrigues de romans français traduits (IV, 185). De la seconde section de cette Partie, on peut retenir, entre autres, une présentation d'un projet de recherche mené en Slovaquie autour de la « traduction comme partie de l'histoire d'un espace culturel » (IV, 321), qui s'appuie notamment sur les travaux de D. Ďurišin (1929-1997), dont la bibliographie est donnée dans le dernier volume (VI, 439), et des considérations sur « Death of the Editor » qui conclut, à partir de l'évolution qui a eu lieu aux États-Unis, que les éditeurs actuels passent plus de temps à promouvoir les textes qu'à leur donner forme (IV, 364).

La seconde Partie (« transferts culturels ») comporte *in fine* 4 articles regroupés sous le sous-titre « Transatlantiques » – il s'agit d'études « classiques » sur les relations entre des auteurs et des pays situés de part et d'autre d'un océan – mais vaut surtout par le groupement qui précède, consacré aux « tribulations des concepts littéraires occidentaux dans leur transfert vers l'Est » (IV, 369-550). L'Introduction a précisé que cet ensemble de 12 articles s'inscrit dans la continuité de celui organisé lors du Congrès précédent de l'AILC (Séoul, 2010) ; les responsables poursuivent ainsi leur effort pour mieux intégrer une vaste aire culturelle – celle de la Chine, essentiellement – dans une perspective qui tient compte des rapports de fait entre littératures, mais ambitionne aussi de contribuer à construire une véritable poétique comparatiste (entreprise déjà apparue dans le tome I). Des concepts d'origine occidentale sont examinés, comme l'esthétisme et ses conséquences paradoxales qui ont frayé la voie à l'industrie culturelle,

sensible par exemple à Shanghai, ou encore l'application à des œuvres chinoises du couple « histoire/discours » tel que décrit par Émile Benveniste, ainsi que la transformation, chez Lin Yutang (1895-1976), de la théorie de l'intuition de B. Croce. Sont aussi traités l'importance du relais du Japon pour l'introduction de ces concepts dans les études littéraires chinoises et les problèmes posés par la traduction chinoise du terme *mélodrame* (que la langue japonaise a simplement transcrit grâce au syllabaire katakana), l'émergence de la nouvelle dans la littérature chinoise, les réponses chinoises au discours occidental sur la tragédie, des expérimentations de tournées théâtrales occidentales auprès des paysans chinois des années 1930, les récits chinois de la vie de Jésus. Il y a là, pour les lecteurs non sinisants, une occasion de prendre davantage conscience des ouvertures culturelles qu'offrent ces « tribulations » – mot qui peut rappeler aussi que J. Verne, traduit en chinois dès 1900, fait partie des premiers romanciers français à pénétrer en Chine.

Le volume V est celui qui est au plus près d'une vision mondiale de la littérature, en examinant plus particulièrement une question : celle de la circulation des œuvres entre ces deux limites que sont le local et le mondial.

Plan du tome V : Local et mondial : circulations
Introduction : Florence Delay, Paysages et pays
1 ^{ère} Partie : Littérature et espaces à l'heure de la mondialisation Section 1 : Littérature, genres et figures mondialisés Section 2 : Littérature, espaces et territoires
2 ^{ème} Partie : Orient/Occident : au-delà des essentialismes Section 1 : Revisiter la relation orientale Section 2 : Repenser les orientalismes hispano-américain et lusitanien Section 3 : La relation inversée : redécouvrir les voyageurs égyptiens en Europe Section 4 : Au-delà des nations : les littératures de l'Inde
3 ^{ème} Partie : Est, Ouest, Orient, Occident : quel monde ? Section 1 : Relations littéraires et culturelles entre l'Inde, les pays voisins et le monde Section 2 : Entre Est et Ouest

Tableau 7. Plan du tome V.

Il est inutile d'insister sur la qualité littéraire du texte très personnel de l'académicienne F. Delay, ancienne enseignante de littérature comparée dans une université française, dont le propos est au fond un éloge du dépaysement. Elle fraie ainsi la voie à une question qui effleure dans tout le volume : quels rapports la littérature comparée entretient-elle avec la littérature mondiale (*World Literature*) ? C'est cette question qui est présentée dans l'Introduction (bilingue, V, 48-61) de la 1^{ère} Partie : « Comparative Literature, World Literature Reconsidered », qui expose clairement les enjeux débattus au cours de l'atelier organisé pendant le Congrès. La douzaine d'articles qui suit aborde nombre de problèmes. Ainsi : le contenu des ouvrages, assez répandus, du type « les 1 000 (ou 1 001 !) livres qu'il faut avoir lus » ne donne-t-il pas l'image d'un état suranné (V, 72) ? peut-on parler d'une littérarité (*literariness*) d'œuvres le plus souvent lues en traduction (V, 73) ? que faire de la « hantise de l'influence » (*influence anxiety*, V, 82) ? qu'est-ce exactement qu'un auteur mondialisé (Borges, V, 95), ou un personnage mondialisé (l'actrice, V, 105) ? Plusieurs articles de la seconde section s'attachent à la perception de l'espace, notamment quand il s'agit des phénomènes de migration : celui qui est consacré

aux motifs des passeports et des frontières dans la littérature de migration contemporaine (*Crossing the lines*) établit un « chronotope du contrôle du mouvement » (V, 203), héritier d'une longue tradition dans la littérature européenne, qui caractérise une stratégie narrative dépassant le simple récit fictionnel.

La 2^e Partie, qui va « au-delà des essentialismes » qui affectent, depuis quelques décennies, voire siècles, les notions d'Orient et d'Occident, commence par une Introduction substantielle intitulée « Revisiter la relation orientale », qui constitue elle-même une 1^{ère} section. Cette Introduction s'appuie sur deux perspectives : historique, avec une relecture des voyageurs français à Constantinople au XIX^e siècle (V, 237), et surtout méthodique, dans un long article programmatique « Déconstruire l'orientalisme, des-essentialiser la relation orientale : quelle grammaire, quels outils ? » (V, 209-235) ; cet essai de mise au point brasse une grande quantité de concepts et propose une sorte d'état présent des études sur la relation entre un « Occident décentré » – à comprendre comme un Occident privé de son centre – et des « Orients désorientés ». La 2^{ème} section comprend trois articles, qui font ressortir l'originalité des orientalismes hispano-américains et l'importance des travaux déjà menés (V, 258-259) : l'Orient y est perçu, en particulier en Argentine, à travers d'autres filtres que ceux du pouvoir et du colonialisme, et si les orientalistes portugais restent méconnus, ils font partie de ceux qui ont pratiqué très tôt un « orientalisme catholique » (V, 282). L'article sur les écrivains sino-péruviens (*Tusán*) et nippo-péruviens (*Nikkei*) offre des ouvertures sur les problèmes de la constitution d'un « espace ethnique » particulier ; une mauvaise utilisation des conventions typographiques y est sans doute responsable de l'apparition d'un auteur nommé « Shiki Nagaoka » (V, 276), qui se retrouve cité dans l'index (VI, 569), alors qu'il s'agit d'un personnage fictif du roman *Shiki Nagaoka : Una nariz de ficción* de Mario Bellatín (2001). La 3^{ème} section permet de redécouvrir deux types de voyageurs égyptiens en Europe, Ahmad Zaki Pacha, au tournant des XIX^e-XX^e siècles, qui a proposé une « vision égyptienne, arabe et orientale » (V, 311) de l'Exposition universelle de Paris de 1900, et des artistes égyptiens dont les propos sont publiés dans une anthologie en arabe éditée au Caire en 1933. Dans la 4^e section, on trouve également deux articles, centrés sur l'Inde, véritable espace comparatiste à lui tout seul : cette présence particulière de l'Inde sera plus développée dans la 3^{ème} Partie.

Celle-ci commence par une interrogation : « À qui est le monde en fin de compte ? » (*Whose World is it Anyway ?*, V, 363), qui donne lieu à des considérations sur la domination des humanités par une conception très « américano-européo-centrée ». En raison de son histoire, l'ensemble régional formé par huit pays regroupés au sein de l'Association sud-asiatique pour la coopération régionale (SAARC) joue un rôle géographico-culturel important, où l'Inde précisément occupe une place particulière. L'ensemble des 7 articles constituant la 1^{ère} section, tous rédigés par des universitaires du sous-continent, témoigne à la fois de la solidité du « cordon ombilical » qui unit ces pays et de la diversité de leurs langues et de leurs cultures. Il y est question de la musique soufie en Inde et au Pakistan (V, 405), de la poésie de résistance d'un poète pakistanais agnostique de langue ourdoue (V, 413), de l'expansion de la « geste de Rama » (le *Ramayana*) en Inde, en Indonésie, en Thaïlande (V, 445), ou encore d'une confrontation de deux écrivaines, une Indienne de la caste des intouchables (*Dalit*) qui écrit en tamoul et une Sri-lankaise eurasiennne (*Burgher*) écrivant en anglais : vivant dans des espaces différents, elles partagent des traits culturels qui les réunissent (V, 435). La 2^{nde} section (7 articles)

rassemble des études plus différenciées, mais qui toutes traitent de rencontres entre l'Est et l'Ouest, sans être figées dans des notions comme Orient et Occident – dont on rappellera qu'elles sont toujours arbitraires et liées au point choisi pour origine. On trouvera donc l'exemple de Shanghai, ville que la littérature et le cinéma placent entre l'Est et l'Ouest (V, 499), celui de la réception d'un écrivain nord-américain (J. Steinbeck) et d'un écrivain australien (Frank Hardy) dans les pays communistes d'Europe de l'Est (V, 519) ainsi que le rôle critique de Stendhal pour le Japon (V, 483), le cas de ce qui est probablement le premier « travelogue » rédigé en bengali (*Englondey Bangamahila*, 1885) : dû à une femme accompagnant son mari en Angleterre, il laisse percevoir une certaine connaissance des *Notes sur l'Angleterre* de Taine, probablement à travers une traduction anglaise. Cette section se termine sur l'évocation de plusieurs comparatistes roumano-américains, restés fidèles à leurs racines européennes (V, 541).

Le volume VI porte un titre bâti sur le même schéma que celui du volume II ; la littérature y est mise en relation avec plusieurs domaines : la science en général, l'ensemble « savoirs et émotions », celui des humanités numériques. On a vu (tableau 1) qu'il comportait en plus une Bibliographie et un Index concernant l'ensemble des 6 tomes.

Plan du tome VI : Littérature, science, savoirs et technologie
Introduction : Jean-Pierre Changeux, Suzanne Nalbatian : A Neurobiological Theory of Aesthetic Experience and Creativity
1 ^{ère} Partie : Science et littérature
2 ^{ème} Partie : Littérature, savoirs et émotions Section 1 : Littérature et paradigmes scientifiques Section 2 : La littérature et le vivant Section 3 : littérature et émotions
3 ^{ème} Partie : Humanités numériques Section 1 : Digital Aesthetics and Reading Strategies Section 2 : Games and Narratives Section 3 : Local vs. Global Frames
Bibliographie générale
Index des noms propres

Tableau 8. Plan du tome VI.

L'essai introductif issu de la conférence plénière du neurobiologiste J.-P. Changeux unit les humanités et les (neuro)sciences en posant le problème de la création artistique au travers des observations de plus en plus fines conduites sur le fonctionnement du cerveau humain ; il aborde successivement ce que P. Bourdieu a appelé l'« habitus » de l'artiste, l'acte créatif lui-même (exemple de Matisse, *La Blouse roumaine*) et l'évolution de l'art.

Le 1^{er} article de la Partie « Science et littérature », riche en références et en suggestions, s'attache à distinguer *science* et *savoirs* en proposant d'envisager les savoirs, et leur modes d'acquisition, « dans leur capacité relationnelle, dans leur pouvoir de créer un imaginaire » (VI, 55) : le roman français possède dans ce domaine un contre-exemple célèbre, celui de *Bouvard et Pécuchet* (VI, 54, plus longuement abordé VI, 74-79). Les arts, en particulier la littérature, ne se pensent plus aujourd'hui uniquement comme le refuge des valeurs éternelles, mais aussi comme une manifestation des angoisses devant une technicisation croissante

(problème revu plus loin, VI, 114). Si des romanciers comme A. Huxley et M. Houellebecq font largement appel à la science, on peut aussi se demander si l'alliance science-littérature n'aboutit pas à la mise en cause du genre romanesque (VI, 100). Le projet « Lablit pour ados » (VI, 151-166), qui vise à élaborer des romans à contenu scientifique, est-il apte à créer un (sous)genre littéraire ? L'avant-dernier article de cette Partie, « La diffusion de la théorie du chaos dans la littérature » (VI, 167-180), très bien documenté, utilise le cas de J. Joyce pour conclure sur la « brèche épistémologique et méthodologique » qui sépare les champs de la science et de la littérature. Le dernier, en revanche, « Variations épistémopoétiques sur le Temps » (VI, 181-205), qui étudie deux écrivains ayant une forte culture scientifique, P. Valéry et R. Musil, met en évidence le lien de cette culture avec la poétique du fragment : le couple ordre/désordre, dans lequel on peut voir une autre version du chaos, va de pair avec ce que Valéry a appelé le « *possible-à-chaque instant* » (« Fragments des mémoires d'un poème », texte paru en 1937).

La 2^{ème} Partie réunit trois groupes d'articles. Dans le premier, il est question de poésie électronique : les exemples et les commentaires qui les accompagnent montrent que ce type de poésie suppose un nouveau type de lecture, qui repose notamment sur un apprentissage de la discontinuité (VI, 221). Le 2^{ème} groupe comprend deux exposés présentés au Congrès dans la table ronde « la littérature et le vivant » : d'une part l'écho de l'épidémie de SRAS (Syndrome respiratoire aigu sévère) dans un roman chinois publié en ligne en 2005 (titre anglais *Ruyan@SARS.com*) et un film (*Golden Chicken II*, 2003), d'autre part l'étude des franchissements des frontières biologiques dans deux romans de M. Atwood, *Oryx and Crake* (2003, traduction française : *Le Dernier Homme*) et *The Year of the Flood* (2009, *Le Temps du déluge*) et dans un film, *Avatar* (2009) de J. Cameron ; dans ces dystopies sont créés des hybrides qui mettent en cause la singularité de l'humanité. Le dernier groupe est beaucoup plus proche des études traditionnelles, qu'il s'agisse de l'architecture comme créatrice d'émotions (VI, 283), de la quête d'identité à travers une expérience de jeune garçon comme celle du jeune héros de *Brennendes Geheimnis* (*Brûlant Secret*) de S. Zweig, ou encore d'une présentation de la théorie sanscrite du *rasa*, qui repose sur la combinaison de différentes approches des émotions suscitées par une œuvre littéraire (VI, 297-306).

En revanche, la 3^{ème} Partie, issue de l'atelier « la littérature comparée à l'âge du numérique », ouvre sur un avenir qui bouleverse bien des habitudes. Nous n'avons pas encore un champ théorique des humanités numériques (VI, 324), mais il se peut que l'habitude des comparatistes de questionner les frontières nationales, linguistiques et culturelles leur permette d'innover dans ce domaine où le brassage, voire le mélange des langues (même si l'anglais domine) est une pratique assez usuelle. Les 6 articles qui suivent concernent entre autres la littérature numérique brésilienne, l'exemple de la lecture rapide à laquelle contraint le « flash poem » *Dakota* créé par Young-Hae Chang Industries (Corée du Sud), l'altérisation (*othering*) et la défamiliarisation produite dans des jeux numériques – en relation avec des phénomènes mis en évidence dans un tout autre domaine, celui d'un certain orientalisme occidental (VI, 376) –, la comparaison entre les littératures numériques d'Allemagne et de France (VI, 407-419). L'ultime article ouvre enfin sur les « imaginaires » de la mondialisation que la littérature numérique est (peut-être) à même de produire... (VI, 434).

L'ensemble des 6 volumes examinés constitue une intéressante source d'informations sur la situation des études comparatistes ; cette situation est évidemment tributaire du lieu du Congrès – Paris – qui explique notamment la forte présence de chercheurs français (environ 38%), particulièrement représentés dans les tomes I et II. Plus fondamentalement, et tout en tenant compte de la donnée précédente, il vaut la peine de s'interroger sur les écrivain(e)s les plus souvent cité(e)s. Une enquête, menée à partir de l'index sur les bases suivantes : noms cités dans chacun des 6 volumes puis dans 5 d'entre eux (à l'exclusion de la bibliographie générale), donne les résultats suivants, par ordre alphabétique :

a) cités dans chacun des 6 volumes : Balzac, Baudelaire, Beckett, Dante, Dickens, Flaubert, Goethe, Herder, Homère, Hugo, Joyce, Molière, Montaigne, Proust, Shakespeare, Voltaire ;

b) cités dans 5 volumes : Borges, Brecht, Celan, Cervantès, Corneille, Eliot (T.S.), Eschyle, Kafka, Mallarmé, Melville, Pound, Rousseau, Rushdie, Whitman, Woolf.

Le « canon » ainsi produit comprend donc : 11 écrivains de langue française, 10 de langue anglaise, 5 de langue allemande, 2 auteurs grecs anciens, 2 écrivains de langue espagnole, 1 de langue italienne. Il manifeste, à l'évidence, la persistance d'un socle très traditionnel (on note aussi la présence d'une seule écrivaine). Ce résultat doit toutefois être nuancé par le fait, plus difficile à quantifier, que beaucoup d'articles prennent pour exemples des œuvres du début du XXI^e siècle : l'extrême contemporain fait une entrée en force, mais beaucoup des écrivains sollicités ne sont cités qu'une fois.

Si on se livre d'autre part à une enquête du même genre pour mesurer les impacts des références critiques, le résultat est le suivant :

a) critiques cités dans chacun des 6 volumes : Adorno, Aristote, Barthes, Derrida, Foucault, Genette, Hegel, Heidegger, Kristeva, Nietzsche, Platon, Ricœur, Said (E.) ;

b) critiques cités dans 5 volumes : Benjamin (B.), Compagnon (A), Deleuze, Humboldt (W. von), Lévi-Strauss, Saussy, Schmelting, Spivak (G.C.), Todorov.

Outre le fait que seulement quatre langues soient représentées : le français (11), l'allemand (6), l'anglais (3), le grec ancien (2), on remarque la forte proportion de philosophes, ce qui confirme la remarque rapportée plus haut sur les liens entre parole philosophique et écriture littéraire (II, 79) – qui jouent bien dans les deux sens.

Il serait hasardeux de tirer des conclusions trop nettes à partir du corpus des articles rassemblés dans ces six volumes. Ceux-ci semblent bien confirmer toutefois quelques orientations assez fortes des recherches littéraires actuelles. La pression de l'extrême contemporain se double d'un intérêt accru pour les récits, qu'ils soient romanesques, récits de vie fictionnalisés, témoignages, voire de simple documentation. Les perspectives des études postcoloniales émergent souvent, mettant en question des attitudes de recherche considérées comme trop liées aux pratiques occidentales et peu aptes à rendre compte de littératures autres : les relations Orient/Occident sont ici centrales. D'autre part, l'intérêt porté aux littératures de langues non-occidentales, particulièrement celles de l'Asie (y compris les littératures de l'Inde), est la marque d'une attention plus forte à la richesse, mais aussi à l'originalité de ces littératures. À plusieurs reprises, des intervenants ont insisté sur la nécessité d'une lecture de près des œuvres (II, 272, III, 62, 73) ; d'autres ont évoqué la possibilité d'une poétique comparée

(I, 396, III, 117, VI, 298) voire multi-comparée (V, 56) ; aucune tentative de poétique ne saurait aujourd'hui être prescriptive (on a toutefois vu qu'Aristote reste une grande référence !), mais doit se fonder sur des analyses nombreuses et précises tenant compte de chaque singularité ; si une poétique « générale » ressortissant à une « théorie de la littérature » (au singulier) est plus que problématique, le souhait d'une plus large compréhension des littératures (au pluriel), sans exclusive, est un des fils rouges qui structurent l'ouvrage.

YVES CHEVREL